Vie de Brisson.

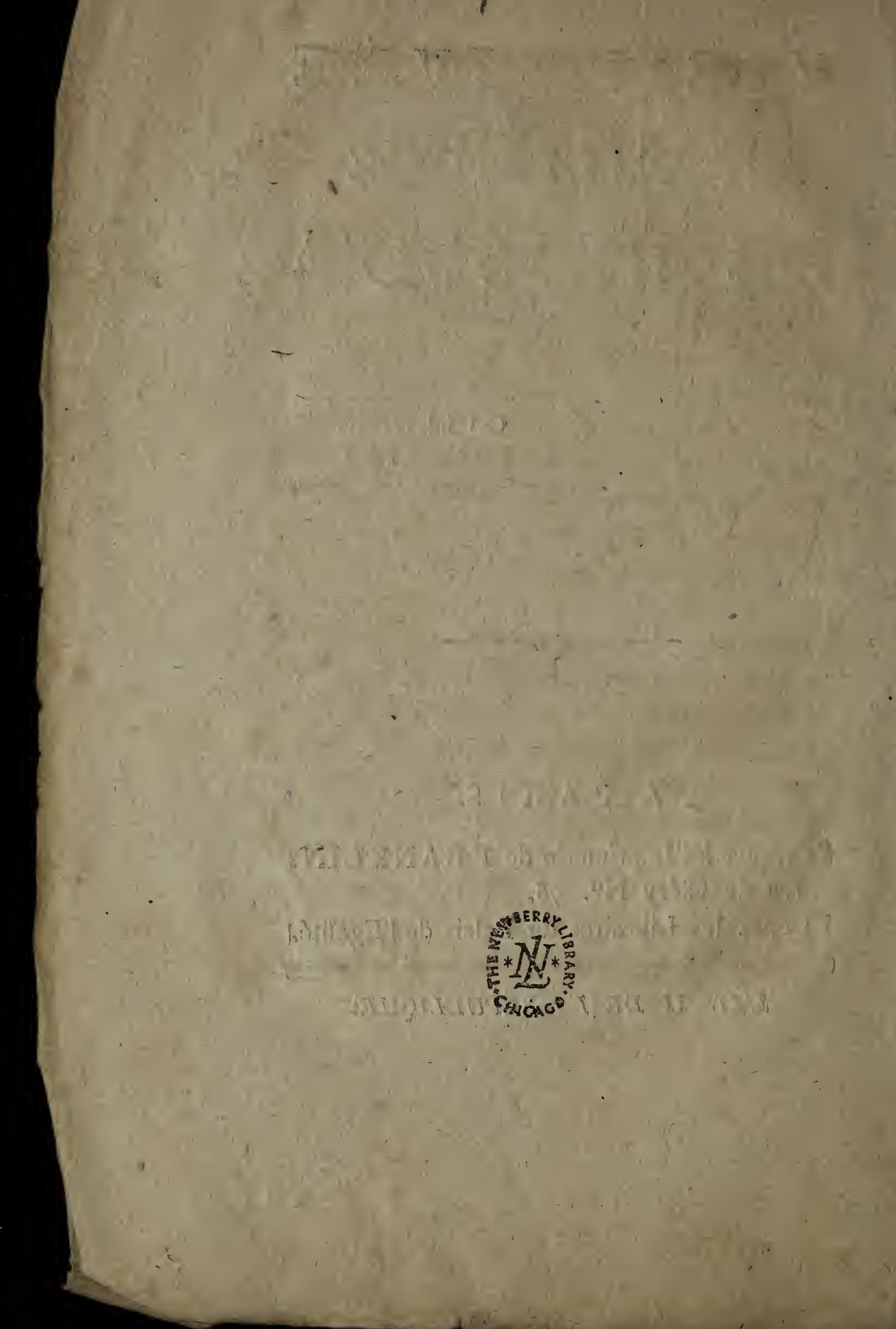
VIE PRIVÉE ET POLITIQUE DE BRISSOT.

Cui fidas cave.
Phed.

A PARIS;

Se trouve à l'Imprimerie de FRANKLIN,
rue de Cléry N°. 75.
Et chez les Libraires du Palais de l'Egalité.

L'AN II DE LA RÉPUBLIQUE.



AVANT-PROPOS.

Il ne suffit pas au bonheur de la patrie de se dire *républicain*, *de n'avoir dans la bouche que ces mots sacrés* égalité, liberté, fraternité ou la mort; *il faut prouver par ses actions qu'on est réellement brûlé de la flamme patriotique, qu'on est un citoyen ferme, résolu, qu'on est animé de la haine des rois, des tyrans, des despotes, et qu'on est prêt à sacrifier sa fortune et sa vie pour le salut de la république française; sans ces témoignages évidents, tous les sermens, les contributions, les dons, les motions, le service militaire, les recommandations, et même tous les sacrifices extérieurs ne sont que de pures grimaces et des perfidies dignes de l'animadversion sévère des autorités constituées et de la vengeance des loix.*

Je ne rencontre à chaque pas que de ces hommes pervers, vendus aux préjugés de l'ancien régime, livrés à des superstitions qui

dégradent la raison. Je les entends jouer le rôle de républicains, au moment même que je suis persuadé de leur vive douleur quand on fait raisonner à leurs oreilles le seul mot de la souveraineté du peuple.

Ces fourbes forment les vœux les plus ardens pour la dissolution de toutes les nouvelles corporations, des clubs républicains et de la suprême législature ; un gouveruement démocratique leur fait horreur. Les sots ne savent pas, ne sentent pas, ne voient pas, que les rois et leurs courtisans favoris se sont toujours servis d'eux comme de hochets, *qu'ils les ont méprisés et sacrifiés dans tous les temps à leurs caprices, et que quand il leur a plût de leur accorder quelques titres, quelques dignités ou des places honorifiques et lucratives, ce n'a jamais été que dans la criminelle intention de les rendre esclaves, de leur faire porter une livrée humiliante aux yeux du sage, qui a daus tous les siècles été libre, indépendant, qui a pensé par lui-même et jamais par des inspirations étrangères, qui a parlé, écrit conformément à son opinion, qui n'a flatté, adulé, ni flagorné un vieux* Midas, *décoré de cordons, de croix*

et enrichi des bienfaits de la ci-devant cour de France, le repaire des scélérats en tout genre, et des singes de toutes couleurs.

A cette classe de valets gagistes du despotisme, se réunissoient leurs vils suppots, qui se croyoient être d'une grande importance, dans le rang de sulbalternes protégés, et qui pour se dédommager de leur servitude, tyrannisoient à leur tour tous ceux qui avoient le malheur de leur appartenir ou de les approcher.

C'est ainsi que les peuples ont été par gradation les esclaves et les victimes des faquins titrés qui rampoient à la cour, et des glorieux insolens qui les imitoient.

Ces automates, ces spectres dorés étoient et sont sans expérience. Ils n'ont lu qu'un feuillet du grand livre du monde. Ils ne savent pas que les rois, les despotes et les tyrans flattent, caressent les hommes dont ils ont besoin, c'est-à-dire, qu'ils pressent l'orange pour en tirer le jus et le suc, et que quand ils l'ont bien pressurée; ils jettent à l'abandon les écorces. S'il étoit possible de croire que les ci-devant princes recouvrassent leur ancienne

suprématie, leur domination tyrannique, ce qui est inconcevable, ce qui doit révolter et ce qui doit faire expirer cent fois de douleur un parfait républicain, *mais ce qui ne peut jamais arriver physiquement, en dépit des trahisons et des perfidies, les scélérats croiroient payer trop cher d'un coup-d'œil méprisant les insensés qui les auroient servis, et leur faire grace en leur laissant la vie.*

O peuple Français! ouvre les yeux, achève ton ouvrage, ou péris glorieusement plutôt que de porter de nouvelles chaînes, plus pesantes mille fois que les premières, dont tu étois garroté. Souviens-toi que les rois n'ont point d'amis, et qu'ils regardent les hommès comme des bêtes de somme.

Quant à moi, je les ai toujours méprisés, abhorrés, et je ne mourrai qu'en leur disant les grandes vérités, qui m'ont appris à les connoître et à les avoir en exécration.

En mourant je finirai paisiblement ma carrière, si je meure libre, indépendant et républicain.

Les abus qui existent par les sourdes menées des aristocrates, cesseront aussi-tôt que nous les aurons exterminés. Ils sont fourbes, perfides, ambitieux, avides; nous sommes forts, vrais, désintéressés, et la liberté nous suffit. Frappons, exterminons tous ces montres, notre triomphe et notre gloire sont assurés. Obéissons à nos loix, rendons chaque jour mille actes de reconnoissance à la convention nationale, à tous ceux que nous choisirons pour nos législateurs et nos pères.

Le grand jour nous éclaire, ils ne le croyent pas, ils ne le voyent pas, parce qu'ils sont des aveugles et des ignorans. Que le peuple prenne sa massue, et qu'il purge la terre de ces fléaux du genre humain. Les Français serout, avant peu, les modèles de toutes les nations qu'ils auront eu l'honneur d'avoir dévancées, éclairées, en leur préparant la félicité et l'indépendance qui ne sera peut-être que l'ouvrage des Républicains français. Quelle gloire et quel bonheur !

Pour la consolation de la nation française, ces maudites engeances seront anéanties (1),

(1) *Grace à la société bienfaisante des Jacobins.*

et elles ne renaîtront jamais de leur cendres pourries ; ces sortes d'hommes ne reparoîtront donc plus sur le sol de la liberté ; cette intime conviction me pénètre d'attendrissement et de joie.

Il faut présentement s'occuper des moyens de confondre une autre race, non moins perverse et aussi dangereuse ; c'est celle des modérés, qui, cachant le venin dont leurs cœurs sont impregnés, ne gardent le silence que pour éviter les peines qu'ils méritent à tant de titres ; sans cette frayeur, ces fourbes seroient les premiers à allumer le feu de la discorde et de la vengeance : Ils égorgeroient l'Univers pour dominer, pour regner sur des ruines et des décombres.

Paris et les provinces, regorgent de cette espèce de gens, qui sont de tous les partis, excepté seulement de celui de la raison, de la franchise, de l'honneur et de la vérité.

Il est encore une autre catégorie de traîtres, d'imposteurs, qui affectent un républicanisme déterminé, pour parvenir à la réussite de leur projets liberticides. Ces hommes

sont

sont chauds, turbulents, irascibles, mais sous des dehors séduisans et trompeurs leur ame de boue respirent le fiel et la perversité.

Tel a été, tel est encore le monstre, le conspirateur, le perfide Brissot, *député d'abord à la seconde législature, et ensuite à la Convention nationale, je vais, lecteurs, vous peindre son caractère avec le crayon de la vérité, le tribunal révolutionaire achevera de vous le faire connoître. Plût au ciel qu'il fût le dernier monstre que les loix ayent à frapper! la France seroit bientôt le paradis terrestre, et les Français devenus libres, seroient heureux au sein de l'abondance et de la tranquillité.*



J. P. BRISSOT,

Député du Département de Paris, à l'Assemblée Législative, en 1791
et à la Convention Nationale, en 1792.

Cet auteur si fameux, qui de la comédie
Atteignit le vrai but, fit de si beaux portraits,
Un siecle avant le mien, devina mon génie;
Il composa Tartuffe et rendit tous mes traits.



VIE PRIVÉE ET POLITIQUE DE BRISSOT,

DÉPUTÉ A LA SECONDE LÉGISLATURE, ET A LA CONVENTION NATIONALE.

IL est peu d'intrigans qui ayent montré autant de finesse, d'astuce, de sourdes menées et d'audace que *Brissot*, dont je vais présenter la vie privée et publique.

Il falloit être lui pour oser se flatter d'obtenir

la confiance de ses concitoyens et de pouvoir parvenir à quelque place dans le nouveau gouvernement créé par l'assemblée constituante. Les griefs dont il s'étoit rendu coupable dans l'ancien régime, le rôle infâme qu'il avoit joué sous les tyrans secondaires de la police, sous les gredins décorés, protégés et abhorrés universellement, qui servoient de suppots aux *Sartine*, aux *Lenoir*, aux *Thiroux-de-Crosne*, l'excluoient d'abord de toute société populaire, patriotique, et sur-tout républicaine.

Fils d'un homme sans éducation, mais probe, il n'avoit reçu dans sa province (le pays chartrain) que les élémens des maîtres, des recteurs d'école. Qui ne sait ce que ces pédagogues automates, toujours plus obtinés dans leur ignorance que ne le sont les hommes véritablement instsuits et pourvus de connoissances acquises par des études réfléchies, peuvent suggérer à des enfans élevés, éduqués par des parens honnêtes, mais bruts et grossiers, qui s'imaginent savoir quelque chose quand ils ont entendu leur curé ou leur vicaire, qui trop souvent ne savent pas lire, mais qui à la vérité, en leur qualité de pasteur s'en croyent dispensés par

cela seul qu'ils portent une longue jaquette noire, et sur la tête une calote, plus ou moins bien luisante. Tout ce qu'ils disent, et même ce qu'ils ne disent pas, (car souvent ils se taisent, et alors ils sont prudens) porte sentence, ils se servent de proverbes, d'adages, de paraboles, et ils sont cru avant de parler, ils ferment la bouche, ils affectent des réticences hypocrites, et ils sont honorés, respectés, fêtés, par la seule raison qu'ils sont prêtres, qu'ils disent la messe en latin, qu'ils n'entendent, qu'ils ne conçoivent pas. Mais n'importe, si nos bons parens et nous-mêmes avons eu la sottise de les regarder comme des docteurs, des inspirés de Dieu, qui savoient tout, qui pouvoient tout, c'est-à-dire, nous perdre, nous damner ou nous sauver; nous savons maintenant qu'ils ne sont que des tartuffes que nous avons révérés comme les successeurs des apôtres, qui n'en savoient pas davantage, mais qui du moins ne scandalisoient personne par le luxe et l'insolente opulence qu'ont étalé les ci-devant évêques, qui tout en se disant serviteurs de Dieu, se qualifioient de princes de l'église.

Le tems de notre aveuglement, de notre

léthargie est passé, les coquins, long-tems masqués, ont été reconnus au soleil de la vérité. Menteurs par état, ils nous ont, depuis plus de quinze cents ans, trompé, volé, trahi, effrayé, découragé. Ils ont fait monter le fanatisme au suprême degré, et notre aveuglement étoit tel qu'on les auroit cru long-tems. Mais leurs mœurs, leur faste, leur irréligion, leur incrédulité, leur avarice, leur impéritie, leur audace, leurs richesses, leurs perfidies, leurs fourberies les ont enfin démasqués et rendus pour jamais l'opprobre de la postérité la plus reculée. On a vu qu'ils se moquoient du genre humain, que s'ils avoient dans la bouche les termes de vertus, d'humanité, de religion, ils ne respiroient que l'avarice, la haine et l'impureté.

La ci-devant noblesse avoit commis d'autres abominations, elle exerçoit un despotisme cruel sur la classe la plus précieuse de l'état, sur le pauvre peuple, les savans, les lettrés, les artistes et les artisans.

Les financiers s'étoient emparés de tout le numéraire; ils dilapidoient les deniers publics; leurs vols, leurs concussions étoient au comble; ils buvoient à longs traits le sang du peuple.

La magistrature étoit sans cesse aux prises avec tous les corps de France, elle s'arrogeoit les honneurs, les dignités; ses délibérations, ses prérogatives, ses jugemens, ses arrêts étoient presqu'autant d'actes d'ambition et d'iniquité. . .

. . .

La police étoit arbitraire; elle ne frappoit que sur les indigens, les foibles : tous les suppots d'un lieutenant de police étoient des hommes affreux, durs, avides, couverts de tous les crimes, tarés par tous les vices. Quand il arrivoit que leurs forfaits, leurs persécutions, leurs horreurs, leurs infamies faisoient trop d'esclandre, un lieutenant de police (1) en étoit quitte pour dire aux plaignans, *qu'il lui falloit des voleur, pour arrêter des voleurs*, *parce qu'un honnête homme ne pouvoit faire ce métier là.* Ce magistrat disoit une vérité et une sottise; il s'avouit le premier mouchard, le premier archer du royaume, et conséquemment un être méprisable.

---

(1) *Sartine* eut un jour la malignité de tenir ce propos rusé à un satrape de la cour, mécontent de son administration; ce *Sartine*, venu de *Bayonne* avec des sabots, à force de fausseté; de politique et de malignité, est devenu riche, tout-puissant et ministre de la marine.

Tel étoit l'état des choses lorsque *Brissot* commença sa carrière : né à Chartres, comme *Pétion*, mais moins bien élevé, sans moyens et sans connoissances, il débuta, en arrivant à Paris, par s'attacher aux bureaux de la police, ensuite à la porte de la comptabilité. Il fut successivement courtier et agent de change. Il devint un chiffreur, un spéculateur de finance, il gagna beaucoup, dissipa de même. *Brissot* joignoit au goût des richesses une ambition désordonnée. C'étoit le bon ton d'avoir un nom de terre, de fief, de se qualifier de chevalier, il prit le nom de chevalier de *Varville*, et pour être plus considéré, plus intéressant dans la société, il n'hésita point à mettre un *de* après son nom de famille ; il figura dans le monde et s'y livra à tous ses goûts, il multiplia ses connoissances, ses amis ; et lors de notre heureuse révolution, il intrigua tant dans sa section, qu'il obtint des places par ses prôneurs et ses soudoyés, et qu'au renouvellement de la première législature il fut mis sur les rangs des éligibles. Quel triomphe pour un intrigant ! Il éprouva cependant beaucoup de difficultés, et même des mortifications. Il avoit contre lui un parti nombreux, il avoit tous les partisans de l'ancien régime à com-

battre,

battre, et des patriotes de bonne foi, qui n'avoient point de confiance en lui, parce qu'on le savoit financier, et que cette classe de gens n'étoit pas plus estimée que les ci-devant nobles et le clergé, qu'on commençoit à pénétrer et à détester.

Il falloit vingt députés de Paris à l'assemblée : *Brissot*, malgré toutes ses affiches patriotiques, ses ouvrages en faveur de la révolution, fut joué, baloté, et conduit jusqu'au quinzième élu. Ses partisans avoient la douleur de ne point égaler le nombre des votans opposés qui le rejettoient avec acharnement; si tous les amis de *Brissot*, qui le croyoient patriote, avoient été plus exacts à se trouver dans l'assemblée des électeurs, ils l'auroient certainement emporté, le triomphe de *Brissot* n'eût pas été tant retardé, mais comme les citoyens électeurs, malgré leur propension, avoient leurs affaires domestiques et leurs occupations particulières, ils ne pouvoient point se rendre tous les jours à la salle des élections, qui se faisoient dans un des bâtimens du ci-devant archevêché. Par cette ciaconstance, les anti-patriotes, les royalistes faisoient passer leurs créatures à la dignité de législateur,

Brissot, pénétré de douleur et de rage, pleuroit amèrement de voir ses antagonistes préférés. Je conviens que j'étois du nombre de ceux qui étoient vivement affectés de la mortification qu'il éprouvoit, si j'avois pu éloigner ses compétiteurs je l'aurois fait de graud cœur. tant j'étois moi-même aveuglé sur son compte; ce que c'est qu'un préjugé précoce, un estime prématurée! j'ai depuis acquitté, expié mon erreur par un repentir vraiment sincère.

Enfin les amis de *Brissot* se réunirent en grand nombre, et il triompha de la cabale qui étoit conjurée contre lui. Il fut un beau jour proclamé à la pluralité des voix. *Brissot* avoit gémi, avoit pleuré de désespoir, il pleura ce jour-là d'attendrissement, de reconnoissance et de joie. Il débita un beau discours qui respiroit le plus pur patriotisme, et donna à ses protecteurs des assurances de sa fidélité civique; il fît plus, il promit de contribuer au triomphe de la constitution et de la liberté. Je le croyois vraiment sincère, et j'espérois tout de lui. Je lui connoissois des talens, quelque mérite, et je lui supposois les plus grandes vues et un attachement décidé à la chose publi-

que. Dans mon opinion je me félicitois de le voir législateur. Je ne voyois, je ne rencontrois que des hommes de mon avis, de mon sentiment, et je me trompois au point de m'entêter en sa faveur. L'avenir me dissuada, me détrompa ; je fus bientôt éclairé quand je l'entendis pérorer au *club des jacobins* et dans la tribune de l'assemblée législative ; je m'accusois d'avoir été sa dupe, et d'avoir incliné si sérieusement pour un traître, un royaliste déterminé.

Brissot et *Pétion* sont les deux seuls fripons modernes qui m'ont fait prendre le change. *Lafayette*, *Bailly* m'ont toujours été suspects, et je n'ai jamais cru à leur feinte popularité, ni à leur amour pour le peuple. Leurs salutations, leurs démonstrations civiques ne me paroissoient pas sincères. Je ne voyois en eux que des courtisans, des politiques raffinés ; et certes je voyois bien, je jugeois bien.

Il n'en étoit pas de même de *Pétion* et de *Brissot* ; je regardois le premier comme un philosophe, et on sait que tout philosophe a toujours été, intérieurement, l'ennemi des

rois, des despotes ; qu'il n'a jamais porté leurs livrées ni été imbu de leur fausse gloire; quant au dernier je le considérois bien comme un homme à chiffres, mais je n'ignorois pas qu'il avoit l'ame fière et hardie, tout m'annonçoit en lui un patriote, un vrai républicain, je le regardois bien comme un étourdi audacieux, mais redoutable aux aristocrates.

Je lisois sans cesse ses protestations de civisme, et j'étois comme tous les gens de bonne foi dans une erreur profonde.

Brissot de Varville jouoit un rôle, il étoit au faite de sa gloire, les patriotes, les ennemis de la tyrannique domination et des riches gagistes, de tout pouvoir arbitraire et exécutif, se louoient d'avoir triomphé du parti de la cour, en expulsant et mortifiant les éligibles royalistes. Les honnêtes gens voyoient, espéroient que leur récipiendaire à l'assemblée législative, concourroit de tout son pouvoir à la félicité du peuple et à l'extirpation des concussionnaires. Ils avoient beaucoup de raisons pour le croire; *Brissot* avoit promit, avoit juré de venger les patriotes et d'éclairer le peuple

sur les intrigues de ses ennemis et de surveiller les actions du despote,

Voyons comment ce législateur se comporta. Fut-il fidèle à ses sermens? suivez avec moi, lecteur, le fil de ses projets et de sa conduite.

Brissot, qui avoit été protégé par les jacobins, et qui s'étoit affilié à leur club, chercha tous les moyens de se maintenir dans leur estime, et cela n'étoit pas facile avec les intentions qu'il avoit de combattre les intérêts de la nation ; il imagina toutes les ruses naturelles à un homme à deux faces. Il lui sembla prudent de ne point heurter, en débutant, l'opinion qu'on avoit de lui. Il afficha donc un patriotisme à tout épreuve, il prononçoit, aux jacobins, des harrangues patriotiques, il les répéta à la législature souveraine. Il soutînt les espérances qu'il avoit fait concevoir. Les ennemis de notre révolution devinrent les siens et redoublèrent leur acharnement contre ses motions. Il se fit détester, abhorrer d'eux, il s'attira leur colère et leur indignation, mais il s'en fit craindre. Louis XVI, lui-même et toute la cour le détestèrent ; tous les agens du despotisme redoutoient les coups qu'ils pouvoit leur porter. Il leur en porta quelques-uns. C'étoit agir finement, et

le seul moyen de tromper les deux partis et d'en devenir le salarié.

La cour, qui dans un autre tems l'auroit confondu, anéanti, étoit impuissante; elle prit un systême différent, elle pensa que ne pouvant se venger, il étoit sage et même nécessaire de l'attirer à elle, de le séduire, comme elle avoit séduit tant d'ames viles, dans l'assemblée constituante Elle désira le connoître, et elle fut bientôt persuadé qu'il n'avoit que le masque de la popularité, et qu'il nourrissoit dans son cœur des vues ambitieuses et une avidité incalculable. On le regardât comme un homme qu'il étoit important de se ménager, et on lui prodigua des sommes prodigieuses.

Après qu'il eut puisé dans toutes les bourses qu'on lui ouvroit complaisamment de tous côtés, il se concerta avec le perfide *Roland*, avec *Barbaroux*, *Lanjuinais*, *Vergniaud*, *Isnard* et toute la clique infernale *du marais*, (1) il avoit pendant long-tems tonné contre un famille obscure (2) et intrigante

---

(1) On sait ce que signifie ce terme.

(2) On sait que les *Tarbé* sont les petits fils d'un laquais d'Hardoin de Charigny archevêque de Sens.

qui avoit osée profiter des circonstances pour se placer sans lui faire la cour ; Louis *Capet*, qui cherchoit des créatures, protégeoit cette famille, et se l'étoit attachée en nommant *Tarbé* ministre des contributious patriotiques, *Brissot*, toujours adroit, vit alors qu'il lui importoit de ménager cette famille, il s'humanisa, et de persécuteur qu'il étoit, il devint courtisan.

Mais *Brissot*, plus connu, plus répandu que ces intrigans obscurs, signala davantage les coups qu'il vouloit porter au peuple qui l'aimoit, qui le salarioit, qui le protégeoit, et qu'il trahissoit. Il trompa le club des *jacobins*, qui avoient en lui la plus grande confiance, parce qu'il avoit fein d'être opposé au club des *feuillans*, mais *Brissot* ne fit pas attention au siècle où il vivoit. Il croyoit que sa perfidie resteroit voilée.

Ces messieurs n'ont jamais pu quitter l'esclavage pour lequel ils sembloient être nés. Le ministre après avoir balayé les bureaux de d'Ormenon, étoit parvenu à une place de premier commis ; il a tout le mérite nécessaire à un courtisan. Son frère avec un peu plus d'acquit ne se comporta pas mieux ; ils sont encore six frères, tous bornés, méchans et glorieux, entr'autre *Tarbé*, imprimeur à Melun, qui par ses intrigues, est en se moment maire de cette ville et imprimeur du département de Seine et Marne.

C'est en ce faux calcul que nos mandataire infidèles, se trompent et se tromperont toujours. Ils pensent sottement qu'ils sont les hommes les plus sains, que le peuple ne voit goutte. Eux seuls sont présemptueux, aveugles et bornés.

Dans les siècles d'ignorance les fourbes, les fanatiques ont eu beau jeu; ils ont profité des erreurs et de la confiance des hommes, pour les tromper, les dépouiller et les asservir. Mais le bandeau qu'ils avoient mis sur les yeux des crédules est arraché. Il n'y a plus de prestiges, de mensonges; les masques ne servent qu'à prévenir contre ceux qui les portent, et on apprend à s'en défier; les tartuffes ont poussé si loin leur manège, qu'il ne leur étoit plus possibles d'aller plus loin. Tout a un terme dans la vie, comme tout a son commencement. Si *Brissot* eut eu plus de prudence et de finesse, après avoir amoncelé les sommes qu'il avoit recueillies, il auroit gardé le silence ou il auroit parlé vaguement, il auroit babillé pour ne rien dire (1) et ne se seroit ni démasqué ni compromis. Mais cet ex-financiers avoit des prétentions, il vouloit séduire

(1) Comme il a fait, lorsqu'il dénonça le fameux comité autrichien.

et

et briller, sans réfléchir que si on peut tromper quelques-uns, il est impossible d'en imposer long-tems à un peuple éclairé qui combine, qui réfléchit et compare.

Il se perdit donc par sa présomption, et ce fut un bonheur pour les véritables amis de la révolution, parmi lesquels j'ai la consolation de figurer.

Voilà donc *Tarbé* et *Brissot* liés ensemble; *Tarbé*, protecteur, *Brissot*, protégé; ce dernier étoit connu: nous l'avons dit dissipateur, et de plus, élevé dans la chicane; il rechercha en mariage une demoiselle originaire de Picardie; *Brissot*, plus amoureux de la fortune de sa future, que des charmes de sa personne, fit sa cour avec adresse, il épousa enfin. La bassesse la plus vile faisoit le fond de son caractère, hypocrite comme tartuffe, quoiqu'il affecta les vertus d'un fier républicain, il employoit auprès de *Tarbé*, toute la souplesse et la puante flagonerie des gens de la cour, auprès du despote. *Tarbé* l'employa dans différentes affaires; mais si *Brissot de Varville*, avoit cent moyens d'acquérir de l'argent (moyens qui ont donné un nouveau mot à la langue, mot plus énergique que celui d'escroquer, *Brissoter*) le malheureux en avoit

deux cents de dissiper, et toute la protection dont l'investissoit *Tarbé* ne put empêcher la mauvaise humeur des créanciers. La chicane avoit épuisée ses ruses. Je m'arrête ici pour bénir la révolution qui a détruit cette engeance noire et attroce de fripons, depuis le chancelier jusqu'au dernier commis du dernier secrétaire du dernier conseiller du dernier présidial; ces gens de robe eussent été les plus scélérats, les plus dangereux coquins, la plus venimeuse et la plus rongeante espèce d'insectes, si les gens à calote n'eussent pas existés. De quels maux n'étoient pas attaqués les Français? avilis, baffoués, insultés par les scélérats titrés, bardés de cordons, de croix, si fiers de leurs parchemins déshonorans, trompés par les gens à soutanes, portant thiarre, crosse, mître, aumuce et autres parure bizarre; enfin volés par cette horde de brigands, connue sous le nom de robins. Quel est l'être assez stupide pour ne pas bénir l'instant heureux où la sainte liberté, jettant un regard favorable sur la France, leva l'horrible voile qui couvroit les fers honteux des habitans de ce fortuné climat? quel est le monstre qui pourroit ne pas conserver au fond du cœur une reconnoissance éternelle pour les législateurs ver-

tueux qui ont détruit et pulvérisé chaque jour, avec un courage vraiment héroïque, tous les abus, tous les crimes des scélérats, sous le joug desquels il falloit plier? Il siégea parmi vous, augustes représentans, ce *Brissot de Varville*; mais votre sagacité vous fit bientôt expulser ses pareils et lui-même. N'anticipons pas sur les faits, et revenons à *Brissot* ruiné, mais toujours fin, adroit, fallacieux, il sût échapper à ceux qui l'avoient obligé; il passa en Angleterre.

Ce peuple anglais, si vanté, a, le premier il est vrai, senti que l'homme est né pour la liberté; mais il n'a jamais sût secouer le joug des tyrans et de leurs vils esclaves, il rampe encore sous la chaîne de l'imbécile *George*, du scélérat *Pitt*, le plus grand instrument de la tyrannie que les rois aient jamais employé; il viendra un tems, et le moment n'est pas éloigné, où, suivant notre exemple, il nous bénira, et joindra à la reconnoissance, l'amitié qui convient entre les deux peuples les plus éclairés de la terre.

Brissot, sans ressources à Londres, sans argent, ne trouva d'autre moyen pour en

acquérir, que de faire des libelles, et d'être *somateur* (*).

Brissot n'étoit pas *bis sot*, échappé de son étude à Boulogne ; car j'oubliois de dire qu'il y exercoit le métier de procureur ; il faisoit à Londres de petits écrits calomniateurs avec la même adresse qu'il dressoit en France une petite salvation, un gentil avenir, un exploit bien libellé *dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es* ; *Brissot* travailla moyennant une guinée par semaine, à quelques traductions pour le gazetier du *Courier de l'Europe*, en 1783 ; car en arrivant à Londres en 1788 il ne put trouver de place que celle de prote.

(*) Londres est célèbre par les différens genres de *Brissoterie* auxquels s'adonnent ses sombres habitans, *Somateur* est un homme qui compose une brochure contre le premier venu, pourvu que celui-ci ait de l'argent, et ensuite il va sommer le calomnié de lui donner cinquante, soixante, cent guinées, sous peine d'être honni, baffoué, conspué, par la voix du libelle ; les lords, les banquiers, bêtes comme des aristocrates, ouvrent leur bourse, et le *somateur* attrappe de l'argent ; il est bien vrai qu'il reçoit aussi quelques fois, pardessus le marché, quelques coups de bâtons ; il n'est point de roses sans épines.

J'ignorois ces anecdotes, lorsque j'étois la dupe de *Brissot*, que je le croyois un franc patriote; mais j'ouvris les yeux quand je vis le libelle qu'il composa contre *Morande*, autre homme plus fait pour être son ami, que son ennemi; j'ouvris, dis-je, les yeux lorsque je vis qu'il prenoit le ton d'un aristocrate, pour avilir la profession honnête de prote, mépriser celle de gazetier, comme s'il n'étoit pas plus bas, plus abject d'être le protégé d'un *Tarbé*, comme si le métier de procureur avoit quelque supériorité sur un état qui exige au moins des connoissances.

Brissot qui avoit de grand besoins pour satisfaire ses sens à la table et au lit, gagnoit peu, et dans les intervalles que lui laissoit son métier de prote, *Brissot* enseignoit son mauvais latin et la langue française à quelques enfans; dans le fait *Brissot* ne fut point auteur, mais il traduisit beaucoup, compilat davantage et n'en vécut pas plus à son aise; ce n'étoit pas son élément, il étoit né *Brissot*, il falloit qu'il brissota et qu'il mentit, aussi dit-il, dans je ne sais quel plat livre de sa composition, qu'il sait la *chymie*, la *physique*, la *théologie*, et enfin qu'il est l'auteur *d'un ouvrage*

sur la vérité; cet ouvrage doit être bien mauvais ; comment parler, écrire de ce qu'on ne connoît pas ? cependant lorsque je pense que le tartuffe a pendant quelque tems supérieurement joué le rôle de patriote, il pourroit bien se faire que cet ouvrage eût quelque mérite.

Nous voici à l'époque où le brissotage de Varville, va paroître avec éclat, où il va jetter les premières étincelles du feu de son génie dans l'art de tromper ; je veux parler de la brissoterie qu'il exerça envers Desforges, musicien ; comme il faut qu'il soit dans la race *brissotine* d'en imposer, un petit *Brissot* se faisoit nommer *Thivart*, à Paris ; *Thivart*, frère du héros de cette histoire, se trouva loger dans la même maison que *Desforges*, en 1783.

Desforges avoit quinze mille livres à placer, il ne vouloit pas de fond perdu, mais il desiroit s'associer à quelque entreprise; il eut le malheur de parler de ce projet à *Brissot Thivart*, celui-ci parla de son frère, *Brissot de Varville* comme d'un homme très-riche, habitant de Londres, à la tête d'un *lycée* bien supérieur à celui de la *blancherie*, il promit de s'intéresser auprès de son frère, afin qu'il voulut

bien accepter les fonds de *Desforges*, il n'assuroit pas le succès de la négociation, parce que le frère, regorgeoit d'argent, étoit accablé de sollicitations pour le placement de fonds dans une affaire aussi excellente, enfin il écrivit à Londres ; la réponse de *Varville* fut qu'il n'avoit pas besoin d'argent, mais que sur la réputation d'honnêteté de *Desforges*, (dont il n'avoit jamais entendu parler), il feroit volontiers société avec lui. Dans le moment qu'écrivoit *Varville*, *son lycée* ou sa correspondance universelle ne pouvoit suffire à la société des créanciers de *Brissot*, dont le boucher, le boulanger, le tailleur et la blanchisseuse étoient devenus intraitables, malheureusement la caisse de *Desforges*; devint correspondante avec le coffre vuide de *Brissot*, par un traité passé au mois d'août 1793, traité rédigé par *Brissot*, ci-devant procureur ; la bonne foi, la candeur de *Desforges*, lui fit signer cet acte, sans autrement se précautionner ; et ce fut comme on dit, la brebis dans la gueule du loup.

Brissot Varville n'établit point de *lycée*, loua pour lui et sa famille, une petite maison à Londres, vécut pendant quelque tems de la brissoterie faite à *Desforges*, auquel il avoit

écrit que l'ouverture de cet établissement imaginaire auroit lieu au premier janvier 1784.

Desforges partit pour Londres, il vit pour la première fois cet homme qui devoit le ruiner, les mœurs douces de *Brissot*, son air patelin, sa candeur afectée, son grand art de tromper, tout séduisit Desforges, dont la présence gênoit excessivement *Varville*, qui lui persuada que son séjour étoit nécessaire à Paris, afin d'y établir une correspondance utile au *lycée* factice, et Desforges retourna en France, enchanté de son infidèle associé.

Cependant *Brissot* cédant à l'impulsion de son caratère cauteleux, augmentoit par d'ingénieuse brissoteries le nombre de ses créanciers; il trompoit un nommé *Pelport*, autre avanturier moins fin, moins adroit, qui se mêloit de libelles, ils publièrent ensemble et sourdement, *les petits soupers de l'hôtel de Bouillon* soit que cet écrit fut composé par *Pelport* ou par *Varville*, il est bien inférieur en méchanceté à celui intitulé *le Diable dans un bénitier*, qui n'eut pour père que *Brissot*. Malheureusement pour les deux libellistes, ils voulurent noyer *Morande* dans l'eau bénite,

mais

mais ce diable surnagea et causa bien des tourmens à *Brissot*, comme nous le verrons dans la suite de cette histoire.

Le nombre des créanciers de *Varville*, s'étoit accrut d'une telle manière, que *Brissot* en ressentit une vive inquiétude, la belle mère étoit lasse de fournir aux dépenses de son gendre, pour surcroit de malheur, *Desforges* ennuyé de ne pas recevoir d'argent, repartit pour Londres, et ne voyant pas de *lycée* se facha sérieusement, il fit saisir les meubles de *Brissot*, qui déploya tout son art dans la chicane; mais ce fut envain, poursuivi d'un côté, par un nommé *Cox*, imprimeur à Londres, *Brissot de Varville*, partit un beau matin et ne laissa que des regrets à ses connoissances anglaises. Il revint à Paris, où, pour avoir des souliers et des chemises, il fit des libelles qui lui valurent la Bastille, où il fut conduit le 12 juillet 1784, par la toute puissance d'un certain d'Apremont, tyran subalterne.

Certainement *Brissot* méritoit une punition, mais il est réservé aux tyrans, aux despotes d'être injustes, même envers les coupables. Hommes du 14 juillet! quel service n'avez-vous pas rendu à la France lorsque vous ren-

versâtes ces murs épouvantables qui renfermoient tant d'innocentes victimes? si ces fatales murailles n'eussent contenus que des Brissot, il falloit encore les détruire ; l'homme ne doit obéir qu'aux loix, il ne doit être puni que par les loix, c'est à leur puissance sacrée à laquelle s'associe l'homme libre, elle sont les gardiens fidèles de ce beau privilége, la liberté ; c'est donc à vous, heureux mortels, qui le 14 juillet ébranlèrent jusques en ses fondemens le despotisme, c'est à vous que le peuple doit sa réintégration dans ses droits, vous renversâtes ce jour-là le trône et le tyran. Graces immortelles vous soient rendues.

Enfin, par sa femme, et sur-tout ses intrigues, il sortit de la Bastille à l'époque de la révolution. Le besoin de vivre lui fit faire un journal qui, quoique menteur, lui donna quelque réputation ; les pareils s'assemblent, disoit autrefois Cicéron, ils se protégent, ils se soutiennent les uns et les autres, et voilà mon Brissot qui entre secrétaire d'un *Ducret*, frère de la Genlis, cette courtisanne auteur, qui sans morale composa des livres de morale, qui sans connoissance fit des livres d'éducation, et osa critiquer l'immortel Jean-Jacques ; il convenoit effectivement

au démon de l'impureté de tâcher de donner un coup de griffe à l'ange de la vertu.

Il fit aussi connoissance avec *Manuel*. (1) La conformité de leur caractère et leurs principes les lia étroitement, les mêmes moyens et les mêmes manœuvres les conduisirent à la convention nationale. La perfide éloquence de *Brissot* avoit donné la plus haute opinion de son moral, car il avoit eu soin de taire sa conduite dans toutes les contrés du monde qu'il avoit parcouru.

On ignoroit ses friponeries, qui étoient en si grand nombre, que son nom alloit faire oublier dans les diverses parties du globe, le nom du plus célèbre voleur ; le terme générique de voleur n'étoit plus connu que par celui de brissoteur.

On ne savoit pas qu'en Amérique, son génie adroit, et tout aussi actif que ses mains, avoit voulu faire des loix. Il en avoit proposé

(1) Il travailla avec Manuel à ce libelle infâme et colomnieux, intitulé *la Bastille dévoilée*, que ce dernier a publié.

une si douce pour ses associés, qui brissotoient les colons, que l'on mit cet étrange législateur en prison, d'où il ne sortit que pour être banni. Il avoit aussi exercé ses talents à St.-Domingue et les habitans de cette île conserveront la mémoire de ses hauts faits.

Enfin *Brissot*, après avoir été emprisonné, conspué dans toutes les parties de l'Europe et de l'Amérique qu'il avoit visité, se trouvoit content. Il étoit magnifiquement logé au Palais-Royal; c'étoit en ce lieu qu'il espéroit trouver un sort plus heureux ; mais toujours victime de sa prodigalité, ses besoins sans cesse renaissoient, il brissotisoit, et il étoit toujours pauvre, toujours accablé de créanciers. Une nouvelle lettre de cachet, s'il faut l'en croire, le força de quitter encore une fois la France ; il se réfugia en Hollande, passa en Angleterre, où il resta deux jours caché scrupuleusement : car les loix y sont de la plus grande sévérité contre les débiteurs brissotins ; il crut que dans un autre hémisphère il y seroit plus heureux, il repassa en Amérique. *Brissot*, *Brissot*, ce séjour n'étoit pas fait pour vous, ce pays que les *Franklin*, les *Wasington* ont rendu le *tabernacle* de la liberté et de la vertu, ne

pouvoit pas être le vôtre. Dans ces climats on y fait encore un grand crime, qui fait horreur à l'humanité, on y vend des hommes, on y trafique de leur liberté, et les bêtes de somme y sont plus ménagées, mieux soignées que les nègres infortunés. *Brissot* dit dans une de ses productions, qu'il fut vivement affecté des angoisses de ces malheureux, n'en croyez rien, citoyens lecteurs, l'ame de *Brissot*, si toutefois elle existe, n'est point sensible, son génie tartuffien ne voyoit qu'un moyen d'acquérir de l'argent et de la considération en paroissant s'attendrir sur le sort des nègres; en supposant qu'il ait ressentit pour la première fois une velléité de bienfaisanee et de philantropie, il s'y prit bien mal pour faire le bien, il mit en feu nos colonies, il y porta le trouble, il n'avoit ni la sagesse, ni la vertu, ni la prévoyance, ni la fermeté nécessaire pour opérer le grand œuvre de l'abolition de la traite des nègres et de l'esclavage, cette grande et salutaire opération est réservée aux gens de bien, qui prenant exemple sur nos vertueux représentans, sauront, par la raison, convaincre les hommes, qu'ils n'ont pas besoin pour leur bonheur de tourmenter leurs semblables et en faire des esclaves, qu'il ne faut pour être vraiment heureux

n'avoir que des frères, des amis, et que la félicité devient plus grande en raison du plus grand nombre d'individus qui la partage.

Brissot ayant promené dans les deux mondes son astuce, son hipocrysie, revint dans la capitale de la France, la tyrannie des grands, la corruption de la magistrature, la fourberie des prêtres, la rapacité des financiers, tous ces maux étoient connus et sur le point d'être punis, le peuple connoissoit enfin ses justes droits, il vouloit en user, il cherchoit d'honnêtes gens pour leur transmettre une partie de son pouvoir. Je vous ai dit citoyen lecteur comment *Brissot* cabala dans les sections, comment sous le masque du patriotisme il cachoit ses vues ambitieuses, son amour pour l'argent, mais il avoit toujours une inconduite qui faisoit sans cesse renaître ses besoins, ses diatribes contre le despote, très-justes au fond, ne fournissoient pas suffisamment à sa dépense. Il se lia avec les agens des ministres étrangers; il se fit soudoyer par les tyrans nos voisins, et s'il prôna le gouvernement républicain dans ses écrits, jamais il ne fut persuadé de son influence pour le bonheur du peuple. Et que lui importoit la fé-

licité publique, *Brissot* vouloit de l'argent; un nommé Clarkson, agent des anglais, l'avoit mis sur la liste civile du despote brittanique, tandis que notre héros tonnoit contre la liste civile de *capet*; il est certain que *Brissot* contribua ceaucoup à l'établissement de la république; il fit le bien sans le vouloir, sans le savoir, sans intention de le faire : à-peu-près comme ces poisons bien préparés servent dans une médecine à chasser les humeurs nuisibles à l'individu qui la prend, *Brissot* qui par ses escroqueries avoit fui de la France pour aller en Angleterre, qui avoit quitté l'Angleterre pour éviter la poursuite de ces créanciers, étoit retiré en Amérique, vraiment par amour pour la liberté, car dénoncé en Europe comme un banqueroutier fugitif, il ne pouvoit y paroître; il falloit une révolution; *Brissot*, en profita adroitement, il tonna contre la tyrannie et les tyrans, et se disant leur leur victime, il séduisit les électeurs, et voila *Brissot* au nombre des représentans d'un peuple auguste.

Il est démontré que dans un moment de crise où nu état se régénère, où une grande révolution a lieu, des intrignans se tourmens

tent en tous sens, prennent diverses sortes de phisionomies afin d'en imposer, c'est ce qui est arrivé; *Manuel*, *Péthion*, *Brissot*, ont joué un grand rôle, mais par un bonheur singulier, au milieu des événemens qui ont régénéré la France, il s'est formé une société de gens vraiment philosophes, vertueux par principe, sur-tout éclairés, n'employant jamais la ruse, mais doués d'une perspicacité singulière pour la découvrir, et pour déjouer les fourbes, cette société déjà a sauvé la république, et les jacobins, puisqu'il faut les nommer, ont perdu ces hommes pervers qui ne voulant que faire leur fortune, ou trouver le moyens de rétablir leurs affaires délabrés sans avoir le moindre amour pour la patrie, avoient pris le masque patriotique. La société populaire le leur arracha, et *Brissot* et ses semblables ont restés avec leur face hideuse malgré qu'on ne puisse leur refuser quelques talents, car enfin *Brissot* a beaucoup écrit, sans imagination il est vrai, beaucoup escroqué sans cependant s'enrichir, beaucoup trompé d'honnêtes gens, sans avoir pu conserver sa réputation de bon républicains, il est parvenu à se faire élire représentant du peuple qu'il trahissoit, et finira probablement comme

Gorsas

Gorsas, autre homme qui avoit su également feindre des vertus qui n'étoient que le résultat des combinaisons fallacieuses, qui ont toutes été dérangées par cette société, l'espoir des bons et honnêtes sans-culottes, la terreur des royalistes, des brissotins, des girondins, des muscadins et autres ennemis de la république.

Nous avons présenté *Brissot*, à nos lecteurs, tel qu'il étoit, qu'il est, et qu'il sera jusqu'au moment où il terminera sa carrière; et voici ce que les aristocrates, les royalistes, les feuillantins, les modérés diront à l'oreille; comment est-il possible que les plus scélérats, les plus vils des hommes, aient été les plus chauds partisans de la république? O vous qui êtes vraiment patriotes, qui aimez sincèrement la patrie, vous confondrez d'un seul mot ces ennemis de l'humanité, (je me sert du terme *humanité*); car le plus beau, le plus saint, le plus sacré des droits de l'homme, est la liberté, et c'est blesser l'*humanité*, que de s'opposer à la plénitude de l'extention de ce beau droit. Vous répondrez donc, fiers et honnêtes républicains, que dans une révolution qui régénère tout-à-coup un vaste pays, où la population

étoit aussi considérable que la France ; il est impossible que des intrigans ne jouent pas momentanément un rôle ; mais la société des jacobins, prévoyante autant que juste, acueille tout le monde, mais l'hypocrite dans ce séjour sacré, laisse bientôt tomber son masque, les passions y sont bientôt découvertes, des yeux perçants lisent dans le cœur de l'homme corrompu ; alors on le chasse, et le perverti devient l'objet de la haine et du mépris public. Tel a été le sort de *Brissot*, s'il fut admis dans ce club, à qui nous avons de si grandes obligations ; et dans ce foyer de lumières et de vertus, la vilaine ame de B*rissot*, les replis tortueux et sombres de son cœur furent éclairés tout-à-coup ; c'est dans les sociétés populaires qu'est le germe sacré et l'influence conservatrice de la chose publique.

J'ai vu *Pétion*, *Manuel*, *Gorsas*, en imposer à tous Paris et aux provinces. On les croyoit les vrais restaurateurs de la patrie, tandis qu'ils trahissoient l'excellent peuple Français, ils étoient bénis, honorés, aimés, estimés, eh bien, sans les jacobins, ils nous tromperoient encore, les tyrans, peut-être, jouiroient de l'exécrable plaisir de nous tenir enchaînés sous

le joug. Oui les sociétés populaires sont vraiment, comme, cette planette lumineuse qui dissipe exactement toute espèce de ténebres.

La coalition des puissances étrangères contre la France, coalition à laquelle, par parenthèse, *Brissot* n'a pas peu contribué, est bien moins dangereuse que n'étoit celle qui s'étoit formée entre *Manuel* et lui, la correspondance de ces deux êtres malfaisants est probablement sous les yeux du tribunal révolutionnaire; il y a entr'autres, une lettre datée du 16 mars 1790, de *Brissot* à son bon ami *Manuel*, où le premier montre son astuce, son avarice à découvert; on y lit cette phrase:

» L'intendant du comte d'Artois voudroit
» sauver sa partie; il est instruit, il craint
» *Bonnières*, qui me redoute, et nous avons
» cette maison à discrétion..... »

Probablement l'on découvrira dans cette correspondance familière une foule d'escroqueries, de voleries, de pilleries, où *Brissot* a si fort excellé;

Probablement le tribunal révolutionnaire

découvrira comment et par quels moyens *Brissot* mit en feu nos colonies, comment il déploya toute sa ruse infernale pour les brouiller avec la mère patrie ;

Probablement on connoîtra les ressorts secrets que fit jouer *Brissot* pour provoquer une guerre dont l'issue sera aussi avantageuse à la république, que cet homme la croyoit contraire au salut de la France.

Vous connoissez, citoyen lecteur, les événemens principaux arrivés à *Brissot*, qui sans génie composa des livres, ou plutôt compila; la postérité le regardera comme un homme manqué, qui se fit enfermer sous les despotes, et qui..... N'anticipons point sur le sort qui l'attend, un vrai républicain, libre comme l'air, est soumis aux loix, ce sont elles qui jugeront définitivement l'homme qui en parcourant les deux mondes, ayant le plus grand talent pour tromper, le plus grand desir de faire fortune, n'a pu avoir que des demi succès.

La postérité et l'univers entiers admireront comment une république naissante a su distinguer les hommes pervers d'avec ceux qui l'ont

véritablement servi, comment elle a su braver et vaincre la horde des rois ligués contre elle, malgré les trahisons innombrables qu'elle a essuyée; avec quelle sagesse, quelle prudence elle a su prévenir les dangers, réparer les échecs, punir les traîtres, honorer la vertu; comment les représentans du peuple sont parvenus à expulser ceux de leurs collègues qui étoient ou corrompus ou malveillans. D'après tous les faits que nous venons de citer, et dont la vérité est incontestable, il est démontré que la liberté, l'égalité, la fraternité, l'indivisibilité de la république française sont établies sur des bases solides, que cet édifice durera autant que la raison fera son séjour en France, dont les rois, les prêtres, les nobles, les robins, les financiers l'avoient tenu si long-tems éloignée.

Il est encore très-probable que les habitans du globe prendront un jour les Français pour modèles, que les préjugés disparoîtront, que la vertu et la raison seront les seules divinités que l'on adorera, et qu'enfin la paix universelle que les despotes et leurs esclaves appeloient un beau régime sur la terre, qui devra son bonheur aux braves sans-culottes

qui ont prodigué leur sang pour la félicité de la génération présente et de celles qui nous suivront. O mes contemporains ! mes frères, mes amis, que vos descendans goûteront avec joie les doux fruits de l'arbre de la liberté que vous avez planté avec tant de force et d'énergie, malgré les efforts des tyrans, la rage des aristocrates, la fourberie des *Manuel*, des *Pétion*, des *Gorsas*, et enfin des *Brissot*. Puisse la race brissotine s'éteindre à jamais !

Notre but est enfin rempli, nous avons suivi *Brissot* sortant de Chartres, débutant par être attaché à la police, apprendre la chicane chez un procureur, devenir un maître dans cet art détestable, se lier ensuite avec les financiers, dépenser tout ce qu'il gagnoit, fuir en Angleterre, y composer des libelles, y faire des dettes, être obligé de quitter cette île après avoir trompé plus d'une personne, revenir en France, être puni de ses nouvelles brissoteries, être forcé de s'expatrier encore, porter dans un autre monde, son dangereux génie, revenir au moment de la révolution, s'allier avec ses pareils, tromper les électeurs, devenir représentant du peuple qu'il trahissoit, jouer le

républicain, être enfin démasqué, arrêté, traduit devant le tribunal si redoutable aux ennemis de la patrie, qui prononcera sur son existence physique, car son moral est jugé.

